

La performance des images

EDITE PAR ALAIN DIERKENS, GIL BARTHOLEYNS
ET THOMAS GOLSENNE

La construction des phénomènes ovnis par l'image : parasciences ou vulgarisation scientifique ?

Pierre LAGRANGE

L'ovni renvoyé à la croyance

Un des paradoxes qui nourrit la controverse entre sciences et parasciences concerne la visibilité des phénomènes. « Montrez-nous ces satanées soucoupes », demandent sans cesse les scientifiques aux amateurs d'ovnis (les ufologues). « En effet », ajoutent ces mêmes scientifiques, « on peut voir les étoiles et autres faits scientifiques mais pas ces phénomènes mystérieux dont certains affirment l'existence ». Quant à ces photos d'ovnis, soit elles sont floues et on ne voit rien, soit elles sont nettes et à l'évidence des trucages. La même question se pose pour les autres « phénomènes paranormaux » qu'il s'agisse des manifestations parapsychologiques, des créatures énigmatiques comme le yéti, etc. Il y aurait d'un côté la réalité scientifique clairement reflétée dans les images que nous connaissons tous, et d'un autre côté, les photos douteuses de phénomènes paranormaux qui semblent plus sorties de l'atelier d'un faussaire que d'un laboratoire de recherche scientifique. Les images produites par le scientifique refléteraient la réalité, celles produites par l'ufologue ne renverraient qu'à des manipulations, des représentations, des croyances. Telle est la conception que l'on se fait du problème.

À partir de là, les rares analyses qui se penchent sur les représentations d'ovnis se posent d'emblée comme des analyses de la croyance. L'ovni relèverait de la pensée magique, pas de la pensée scientifique. Dans un mail échangé au moment de la discussion autour de la préparation de ce volume, Thomas Golsenne résumait la façon dont le sujet est souvent abordé. « Il y a une différence essentielle, malgré tout, entre la démarche scientifique et la démarche parascientifique, en ce sens que la première se sert de l'image comme un complément d'information, un document, alors que la seconde s'en sert comme l'information elle-même, le monument. Les parasciences excellerait dans l'iconologie, l'interprétation des images, tandis que les sciences

« dures » reposeraient d'abord sur l'élaboration d'un langage abstrait, que les images viendraient illustrer... ».

Pourtant, si on se penche vraiment sur les faits produits par les sciences et sur ceux qui intéressent les parasciences, et sur l'iconographie qui les représente, on s'aperçoit que la situation est exactement l'inverse de celle que l'on imagine spontanément. Nous croyons tous que les faits scientifiques sont visibles et que les ovnis relèvent de l'invisible, mais c'est juste l'inverse qui est vrai. Ce sont les ovnis qui sont visibles et les phénomènes scientifiques qui sont invisibles.

En effet, tous les témoins d'ovnis le disent : ils ne pouvaient pas ne pas voir ce qu'ils ont vu, c'est tombé du ciel et cela s'est imposé à leur regard, avant de disparaître¹. En revanche, il suffit de s'interroger un instant sur les nombreux phénomènes que décrit la connaissance scientifique pour réaliser qu'aucun d'entre nous n'a jamais vu aucun de ces phénomènes. Nous n'en connaissons que des représentations accessibles dans la littérature de vulgarisation scientifique. De plus, les représentations que nous avons des faits scientifiques ne renvoient pas aux images produites par le travail scientifique², mais à d'autres représentations fournies par la vulgarisation scientifique et la culture scientifique de façon générale (science-fiction, etc.). Les étoiles que nous voyons dans le ciel ont peu de chose à voir avec les étoiles qu'étudient les astronomes. Les étoiles des astronomes ne brillent pas au ciel comme celles de nos vacances, elles apparaissent en fausse couleur sur des écrans d'ordinateur ou sur des photos qui ne présentent souvent même pas la plus vague ressemblance avec le ciel que nous connaissons tous. Bref, les représentations des étoiles sur lesquelles les scientifiques s'appuient dans leur travail ont peu à voir avec les étoiles que nous pouvons observer à l'œil nu un soir d'été ou que nous découvrons dans les magazines scientifiques vendus en kiosque.

Dans un chapitre de *la Clé de Berlin*, Bruno Latour a montré ce que les images produites par le travail scientifique et celles produites par les parasciences pouvaient avoir de différent. Son analyse est particulièrement intéressante, car elle invite à s'écarter des explications en termes de formes de pensée pour privilégier la description des pratiques, mais il faut noter que souvent la critique adressée à l'ufologie ne s'appuie pas sur le genre de travail scientifique qu'il décrit, mais fait

¹ L'histoire des ovnis a tendance à remettre en question un postulat de l'anthropologie des croyances, à savoir que la croyance précède l'objet de la croyance et que lorsqu'on ne croit plus, plus rien ne survient. Au contraire, le propre des histoires d'ovni ou de paranormal, c'est d'illustrer à quel point la croyance éventuelle est un résultat de faits qui semblent s'imposer dans le champ de perception du témoin. Évidemment, il y a bien des façons subtiles de faire rentrer ce genre de description faites par les témoins en termes de « avant je n'y croyais pas mais maintenant que j'en ai vu... » sans renoncer au modèle de la croyance qui construit le fait, mais peut-être l'enjeu d'une véritable anthropologie se situe-t-elle du côté d'une analyse qui ne privilégierait pas une telle lecture réductrice. Pour une analyse ethnologique de faits classiquement réduits à des croyances, les apparitions de la Vierge, voir par exemple Élisabeth CLAVERIE, *Les Guerres de la Vierge*, Paris, Gallimard, 2004.

² Bruno LATOUR, « Le « pédofil » de Boa Vista – montage photo-philosophique », dans Id., *La Clé de Berlin et autres leçons d'un amateur de science*, Paris, La Découverte, 1993, p. 171-225.

référence à un débat beaucoup plus spontané dans lequel tout un chacun oppose la réalité scientifique, c'est-à-dire la réalité accessible par le biais de la vulgarisation scientifique, et ce qui serait une pseudo-réalité ufologique. Or, de ce point de vue-là, il est pour le moins difficile de distinguer les images de comète ou de galaxie produites par la vulgarisation scientifique et les images de soucoupes survolant tel paysage produites par l'ufologie. Les premières sont aussi éloignées du travail de l'image scientifique que les secondes.

Mieux : les magazines de vulgarisation présentent souvent un autre type d'image, celles où le scientifique pointe du doigt un phénomène. Par exemple des images où un géologue pointe du doigt la limite crétacé-tertiaire sur un flanc de colline. Ou des images d'un préhistorien montrant du doigt l'empreinte de pied laissée par un australopithèque il y a quelques millions d'années. La vulgarisation scientifique a recours à ce type d'image dans lesquelles le chercheur montre sa découverte. C'est surtout la littérature qui nous a habitués à ce type de mise en scène destinée à montrer les phénomènes de la nature. Les représentations les plus connues sont celles qui sont tirées notamment des œuvres de Jules Verne. Par exemple, lorsque les passagers du Nautilus se trouvent face au hublot derrière lequel se profile le calmar géant. Notre culture scientifique est pleine de ces images où des scientifiques montrent quelque chose.

Le caractère éminemment scientifique des représentations ufologiques

Et si on prend la peine de comparer ces images qui nous servent de base pour composer notre représentation de ce qu'est la réalité scientifique et les images que produisent les ufologues dans le cadre de leur travail d'enquête sur les ovnis, on constate que le mur que l'on imaginait se dresser « entre la science et la croyance » vole en éclats.

Nous croyons souvent que l'iconographie ufologique se limite à ces photos d'ovnis que nous avons tous pu voir dans les magazines et les livres consacrés à l'étrange et sur l'authenticité desquelles on ne cesse de débattre. En fait, si l'on ouvre les revues ou certains livres ufologiques, on découvre que le travail ufologique produit d'autres images, très différentes de ces photos que tout le monde connaît. Le plus souvent, les images produites par les ufologues sont des photos des lieux de l'observation incluant le témoin qui pointe en direction du phénomène qu'il a vu apparaître. Parfois, ces images sont des dessins qui reconstituent d'après photo la scène censée s'être déroulée, incluant le témoin et l'ovni qu'il a vu.

Ainsi (fig. 1 et 2) lors d'une enquête réalisée en Suisse en 1986 sur un cas d'observation d'ovni, nous sommes revenus sur les lieux de l'observation avec le témoin qui a refait les gestes et a reconstitué ce qu'il avait vu. Les photos prises lors de cette reconstitution sont typiques du travail de l'ufologue. J'ai eu de nombreuses fois l'occasion de suivre des ufologues en enquête et chaque fois, le même type de situation se reproduit. On note une curieuse ressemblance entre ce témoin qui pointe du doigt une portion de ciel et le doigt des scientifiques dans les images qui les mettent en scène qui pointent tel ou tel phénomène.

Évidemment, il y a aussi une différence de taille : alors qu'il y a quelque chose – la limite crétacé-tertiaire ou l'empreinte de pas de l'australopithèque – au bout du

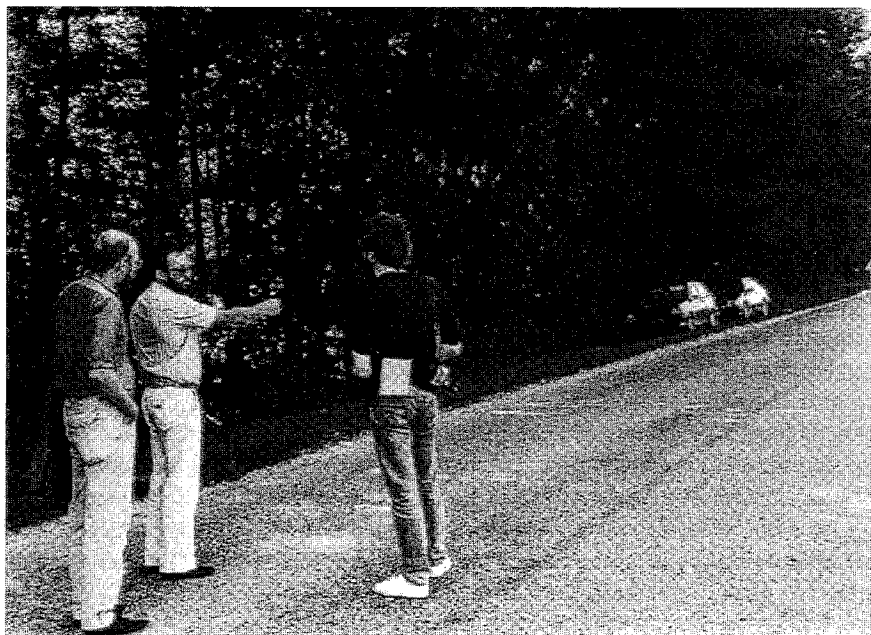


Fig. 1. Photo prise par Yves Bosson lors de la reconstitution d'une observation d'ovni en Suisse en 1986, en compagnie du témoin. Collection de l'auteur.



Fig. 2. Photo prise par Yves Bosson lors de la reconstitution d'une observation d'ovni en Suisse en 1986, en compagnie du témoin. Collection de l'auteur.

doigt du scientifique, il n'y a plus rien au bout du doigt de l'ufologue. Les phénomènes décrits ne sont plus là, d'où ce témoin qui ne cesse de pointer des choses qui sont absentes. Le doigt du témoin ne désigne alors plus rien et l'image complète la scène en représentant l'ovni reconstitué selon les indications du témoin.

Mais cette différence est-elle totalement pertinente ? Elle l'est dans le cas du travail scientifique, car même lorsque le scientifique évoque un phénomène invisible à l'œil nu, il peut le remplacer par une inscription. Et il a donc toujours quelque chose à pointer. Mais dans le cas de la vulgarisation, les choses se passent un peu différemment. On trouve en effet des images issues de la vulgarisation qui montrent des scientifiques en train de pointer des phénomènes relevant de l'invisible et qui nécessitent donc des reconstitutions, des photomontages. Ainsi dans une publicité pour le magazine *Nature*, le texte expliquant que *Nature* a été le premier journal scientifique à rendre compte des découvertes sur l'atome, on voit deux mains en coupe qui « tiennent » un atome géant. Inutile de dire qu'il est peu probable que l'on assiste jamais à ce type de scène dans la réalité. Or ces images, malgré leur caractère tout bonnement « incroyable », ne choquent personne. De même les ufologues ont pris l'habitude, au moment de l'enquête, de reconstituer le phénomène vu par le témoin et de le placer sur la photo des lieux de l'observation (fig. 3).



Fig. 3. Page 9 de la revue ufologique *Lumières dans la Nuit*, n° 153, mars 1976, avec la photo de la reconstitution d'un phénomène observé par un témoin. Collection de l'auteur.

Science-fiction et soucoupes volantes : une étonnante coïncidence

Les images sur lesquelles se fondent nos représentations « spontanées » de la réalité, ce monde que nous croyons si aisément accessible et si réel et à l'opposé des représentations produites par ce que nous sommes tentés de qualifier de « croyance ufologique », sont donc beaucoup plus proches des images produites par ces ufologues que des images produites par les scientifiques dans le cadre de leur travail de production des faits. Comme l'ufologie et à la différence des images scientifiques, la vulgarisation scientifique semble avoir pour contrainte de devoir montrer le phénomène lui-même. Les phénomènes de la nature sont censés être visibles à l'œil nu.

Il existe même une troisième catégorie d'images qui représente en fait le lien entre les images de la vulgarisation scientifique et celles de l'ufologie, ce sont les images produites par les romans scientifiques comme la science-fiction (SF).

Le témoin qui désigne une direction du ciel dans laquelle l'ovni a disparu est semblable aux nombreux héros de récits de SF que l'on voit en train d'observer un phénomène comme dans les illustrations tirées de *pulps* de SF des années 1940 (avant que l'on parle de « soucoupe volante », l'expression et la controverse sur les *flying saucers* date de 1947). Le fait scientifique, dans les récits de SF populaire, c'est d'abord un phénomène que l'on observe, un phénomène suffisamment massif pour s'imposer au regard, et que l'illustration reconstitue sans exiger rien d'autre qu'un effort de mémoire du témoin (fig. 4).

Les illustrations que l'on rencontre dans les *pulps* de SF des années 1930 et 1940 sont typiques d'un type de mise en scène de l'observation des phénomènes. Le premier à avoir noté ce fait est Bertrand Méheust. En 1978, Bertrand Méheust publie un ouvrage³ dans lequel il établit l'existence d'une étonnante coïncidence entre les récits d'observations d'ovnis survenues depuis 1947 (année où on a commencé à évoquer les « soucoupes volantes »⁴) et le contenu des récits de SF datant d'avant 1947 et tirés pour la plupart de la littérature populaire des *pulps* américains ou des

³ L'intérêt tout particulier du livre de Méheust tient dans le fait qu'il constitue la première analyse culturelle des ovnis car il note le parallèle entre la façon de décrire les observations d'ovnis et la façon dont la littérature scientifique met en scène l'observation des phénomènes, et cela sans jamais faire l'erreur de réduire les ovnis à un pur produit culturel. Méheust refuse, par exemple, la solution de facilité qui consiste à conclure que les témoins d'ovnis qui se sont manifestés après 1947 ont pu lire les récits publiés avant cette période. Souvent plusieurs générations séparent les deux productions culturelles. Ce travail est donc doublement intéressant, par le constat d'un ancrage culturel des ovnis et par le refus de la solution de facilité qui consiste à conclure que l'ovni est « donc » un produit culturel.

⁴ L'histoire des soucoupes volantes date très précisément du 25 juin 1947. C'est ce jour-là que pour la première fois, la presse américaine a évoqué l'observation d'engins bizarres faite par un pilote privé au-dessus du mont Rainier dans l'État de Washington, observation qui a donné lieu à l'invention du terme « soucoupe volante ». Voir Pierre LAGRANGE, « L'affaire Kenneth Arnold. Note sur l'art de construire et de déconstruire quelques soucoupes volantes », dans *Communications*, n° 52, novembre 1990, p. 283-309. Je décris en détail les circonstances de l'« invention » des ovnis dans un ouvrage à paraître aux Éditions de La Découverte (*L'Invention des soucoupes volantes*).

magazines français qui publiaient des récits d'anticipation scientifique⁵. Les mises en scène, les types d'événements, de personnages, etc., décrits par les illustrations tirées de cette vieille SF présentent d'étonnantes ressemblances avec les détails livrés par les images décrivant des rencontres avec des ovnis apparues après 1947.



Fig. 4. Image extraite d'un magazine de science-fiction populaire des années 1940, *Amazing Stories*, montrant l'observation d'un objet céleste par des témoins. L'image date d'une époque où l'on ne parlait pas encore de soucoupes volantes ni d'ovnis. Collection de l'auteur.

Mais la coïncidence soulevée par Méheust n'a jusqu'ici jamais été expliquée de façon convaincante (sans doute parce que son livre n'a pas été lu en dehors des cercles d'amateurs d'ovnis et des spécialistes de SF). Les analyses qui ont repris l'étude de la coïncidence pointée par Méheust sont tombées dans le piège classique qui consiste à réduire l'ovni à une fiction. La coïncidence s'expliquerait par le fait que les témoins d'ovnis liraient trop de science-fiction. Ou bien, version plus sophistiquée, l'ovni serait le prolongement du discours de la SF et la réalité affirmée par les témoins ne serait qu'une forme de rhétorique cherchant à coller à un certain

⁵ Bertrand MÉHEUST, *Science-fiction et soucoupes volantes*, Paris, Mercure de France, 1978 (nouvelle édition, Rennes, Terre de Brume, 2008).

imaginaire scientifique⁶. Cette solution, par son caractère asymétrique (le discours sur l'observation scientifique n'est-il pas susceptible d'être lui-même réduit à un imaginaire ?), est très discutable⁷.

Car, en fait, on constate qu'une bonne partie de la coïncidence est liée au fait que les deux domaines partagent certains codes sur la façon d'exercer le regard sur le monde environnant et sur les phénomènes qui s'y déroulent. La façon dont l'ufologie met en scène l'observation d'un ovni renvoie donc moins à l'irrationnel et la croyance qu'à la représentation des phénomènes scientifiques que l'on rencontre dans la vulgarisation scientifique et dans la science-fiction.

Jules Verne, inventeur des soucoupes volantes ?

Bertrand Méheust est parti de la ressemblance entre la vague d'*airships*, un ancêtre des soucoupes volantes, survenue aux États-Unis en 1897 et le récit de *Robur-le-Conquérant* de Jules Verne, un roman publié en 1884. *Robur-le-Conquérant* met en scène l'histoire d'un inventeur fou qui construit une machine volante, le premier plus lourd que l'air et veut obliger le monde à s'unir. Les apparitions de sa machine, signalée ici ou là, rappellent les témoignages des Américains qui décriront des *airships* une quinzaine d'années plus tard. Jules Verne décrit même la controverse publique que suscite dans la presse les observations de la machine de Robur, qui rappelle la controverse que l'on trouvera dans les journaux américains au moment des observations d'*airships* puis, en 1947, de soucoupes volantes.

Mais justement si on étend notre analyse au-delà de la seule coïncidence entre Robur et l'*airship* ou entre la science-fiction populaire et les soucoupes volantes de 1947, on note que la façon dont Jules Verne met en scène l'observation scientifique présente un parallèle intéressant avec l'histoire de l'observation ufologique. Le savant de Jules Verne, comme le témoin d'ovnis, observe directement la nature. Pierre Aronax observe le calmar géant par le hublot du Nautilus dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Les personnages de *Robur-le-Conquérant* observent une mystérieuse machine volante. L'observation scientifique telle qu'elle est mise en scène par Jules Verne implique ce regard posé sur des phénomènes suffisamment massifs pour se démarquer du paysage environnant.

⁶ Voir par exemple Michel MEURGER, « Alien Abductions », dans *Scientifictions*, 1, 1997.

⁷ Le travail de Bertrand Méheust est peut-être discutable sur un point de sa démonstration. Surpris par l'existence de la coïncidence, Méheust s'est focalisé sur certains aspects de cette coïncidence, et notamment sur la comparaison de la forme des engins décrits par la sf et par les témoins d'ovnis, ou de la morphologie des ufonautes avec celles des *aliens* de la sf, ou encore entre certains comportements des engins de la sf et de leurs pilotes et les comportements attribués aux ovnis et à leurs « ufonautes » dans les témoignages d'ovnis. L'impression qui ressort de cette comparaison des récits de témoins d'ovnis « post-arnoldiens » (qui suivent l'observation de Kenneth Arnold à l'origine de l'« invention » des soucoupes volantes en 1947) et de la sf des années *pulps*, c'est qu'il semble que la thématique ovni a été décrite à l'avance par les auteurs de sf populaire. Mais est-ce là le point le plus intéressant ? Dans deux univers, celui de la sf et celui de l'ufologie qui évoquent à la fois le problème de l'observation et celui des sciences et des techniques, mélangés à la question de la pluralité des mondes, est-il étonnant que l'on ne retombe pas forcément sur des situations étrangement semblables avec des machines volantes en formes de sphères ou de soucoupes se déplaçant sans bruit, manipulant la lumière et pilotées par des êtres présentant certaines caractéristiques morphologiques proches ?

Beaucoup de romans de Jules Verne commencent par une observation insolite : un objet filant à la surface des eaux, des lumières virevoltant dans le ciel. Au début de *Vingt mille lieues sous les mers*, on rapporte les apparitions fugitives d'un monstre marin (on découvrira qu'il s'agit d'un sous-marin, le Nautilus). *Robur-le-Conquérant* débute par les récits d'observation d'une machine aérienne étrange (l'Albatros de l'inventeur Robur). *Maître du monde* commence par des rumeurs de bruits et de lumières au sommet d'une montagne (qui cache en fait la nouvelle machine volante de Robur, l'Épouvante). Chaque fois, on assiste à un début de controverse et à une accumulation d'énigmes sur lesquelles les savants vont se pencher. Le savant de Jules Verne est attiré par les énigmes. Cette représentation du scientifique chasseur de mystères montre que la science mise en scène dans ses romans est moins proche de la science réelle que de ce qu'on appelle parasciences, et plus précisément ici, de l'ufologie.

Vingt mille lieues sous les mers débute comme une histoire de serpent de mer, pas comme une étude scientifique des océans. *Robur-le-Conquérant* invente, presque, un siècle à l'avance, l'histoire des soucoupes volantes, pas celle de l'aéronautique. Le roman débute comme l'affaire des soucoupes en 1947, ou comme celle des mystérieux *airships* observés au-dessus des États-Unis en 1897, par une série d'observations suivies d'une polémique dans la presse alimentée par le scepticisme des savants (le fameux « J'y croirai quand j'en verrai »). Mais en plus les héros sont enlevés à bord de l'Albatros par Robur comme de nos jours les témoins d'ovnis kidnappés à bord de soucoupes volantes.

Mieux : dans *Vingt mille lieues sous les mers*, on assiste à une controverse entre Ned Land, le harponneur canadien, et Pierre Aronnax, le professeur au Muséum d'Histoire naturelle, tous les deux prisonniers du Nautilus. Objet du débat : l'existence du calmar géant. Le Canadien, en digne rationaliste, refuse d'y croire. Aronnax ne parvient pas à le convaincre. Et c'est alors que les faits viennent les départager comme dans les mythologies scientifiques : un calmar géant apparaît, au beau milieu de l'échange d'arguments, de l'autre côté du hublot, mettant un point final à la controverse. Combien de cryptozoologues rêveraient de clouer ainsi le bec à leurs contradicteurs en exhibant un Yéti *made in Tibet* ou une carcasse de serpent de mer sortie toute fraîche des abysses. La réalité bien sûr tourne rarement à leur avantage.

Jules Verne l'a d'ailleurs parfaitement compris. Ainsi, avec les *Aventures de Jean-Marie Cabidoulin* que les jeunes lecteurs de la Bibliothèque verte connaissent sous le titre *Le Serpent de mer*, la proximité avec l'ufologie est encore plus flagrante. Le roman décrit comment un bateau est emporté sur des milliers de kilomètres sur la crête d'une mystérieuse vague avant de s'échouer sur les glaces du cercle arctique. Ici Verne met en scène le caractère élitif des phénomènes paranormaux. Jamais nous ne saurons si cette vague est provoquée par un monstre marin ou par un tsunami. Le pauvre marin Jean-Marie Cabidoulin achèvera son aventure sans plus de preuve qu'au départ, avec son seul récit et sous les brimades.

Étonnante proximité entre science et parascience chez cet auteur qui est considéré comme l'écrivain scientifique par excellence. Cette proximité est due non à une attirance de Verne pour les brumes de l'irrationnel mais au fait que les « parasciences » sont au contraire d'extraordinaires témoins et acteurs de la culture scientifique. Dans

ses romans, Jules Verne n'invente pas seulement les parasciences mais aussi et surtout la vulgarisation scientifique. Deux univers qui sont beaucoup plus proches qu'on ne le pense habituellement. À l'époque où Jules Verne écrit ses romans, l'une des plus célèbres collections d'ouvrages de science populaire, publiée par Hachette, s'appelle la « Bibliothèque des Merveilles ». En lisant ces magnifiques petits volumes bleu foncé, nous sommes plus proches des cabinets de curiosités des amateurs de Yéti ou de soucoupes volantes que de la Recherche scientifique façon CNRS. Certains titres l'indiquent clairement comme ce volume d'Armand Landrin consacré en 1889 aux « monstres marins » mais qui concerne autant les requins, les baleines, les tortues de mer, les dauphins et... les ours polaires que le serpent de mer ou le Kraken.

D'où cette ressemblance entre la façon dont l'illustration décrit ses opérations dans les romans de Jules Verne, puis dans la SF populaire et la façon dont l'iconographie ufologique met en scène le témoin d'ovnis.

La mise en scène de l'observation des phénomènes par la SF et la vulgarisation scientifique

Pourquoi les ufologues ont-ils recours à des images qui mettent en scène des situations si proches de celles de la VS ou de la SF ? Quelle est la particularité de cette iconographie ?

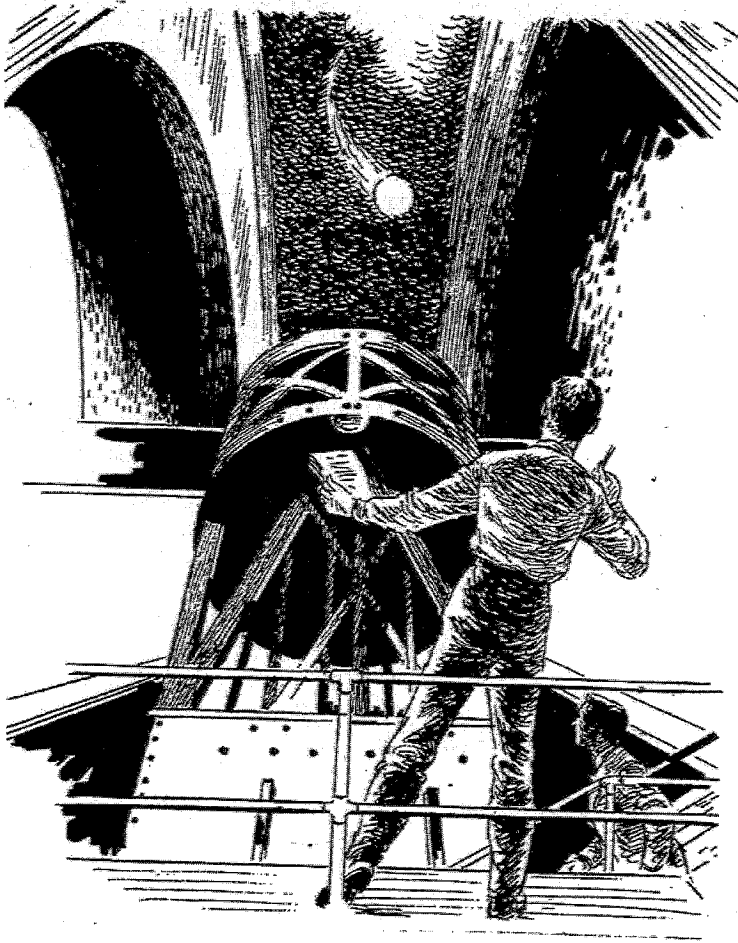
Pour tenter de répondre à cette question, je voudrais me référer à une image découverte dans un roman populaire pour adolescents datant de 1956 et tiré des aventures de Tom Swift, un jeune héros embarqué dans toute une série d'énigmes technologiques. L'un de ces romans s'intitule *Tom Swift et le satellite fantôme*. Et l'illustration qui figure sur le frontispice présente une scène étonnante (fig. 5). Le héros du roman observe un phénomène céleste – une sorte de météore – alors qu'il se trouve dans un observatoire astronomique et – pour mieux voir ! – il se *détourne* du télescope. Tout se passe comme si les instruments scientifiques, au lieu de faciliter l'observation, empêchaient cette observation et devaient donc être contournés. Que nous dit en fait cette image ? Qu'il est impossible d'avoir en même temps le héros qui regarde et le lecteur si on passe par l'instrument. Pour que le lecteur puisse observer la même chose que le héros, il faut que la chose soit visible en dehors du champ étroit du télescope.

La situation est un peu la même en ufologie. Si les ufologues passent par des représentations, des reconstitutions qui empruntent leurs codes à l'illustration de SF ou de vulgarisation scientifique, c'est pour permettre au lecteur d'avoir accès aux faits. Si l'ufologue passait par le genre d'images que produit le travail scientifique, il lui faudrait produire des ufologues qui soient capables de lire ce genre d'images et elles deviendraient alors inaccessibles à la plupart des lecteurs.

Comme la vulgarisation scientifique, l'ufologie veut donner à voir des faits qui soient accessibles à tout un chacun, qui ne passent pas par une culture ésotérique partagée par un petit nombre.

Lorsque les illustrations mettent en scène des objets techniques, comme intermédiaires du regard, ils offrent toujours un champ visuel suffisamment grand pour présenter la même scène que si on ne disposait pas de l'outil technique. Ainsi, une illustration tirée d'un autre magazine de SF montre plusieurs techniciens derrière

leur écran de contrôle sur lequel ils voient passer des engins volants, mais au-dessus de leur écran de contrôle, se trouve une vaste baie vitrée par laquelle ils peuvent voir passer le même engin. L'objet technique est donc soit de trop, soit inutile car la scène doit être bien visible du lecteur. L'auteur, et l'illustrateur, sont donc obligés d'inventer des situations qui permettent ce partage avec le lecteur et de faire voir au lecteur. Cette contrainte a des conséquences intéressantes sur la représentation qui est faite des instruments. L'instrument permettant de voir les faits doit être configuré de telle façon



© Copyright 1956, par Grosset and Dunlap, Inc.

Fig. 5. *Tom Swift*. Image extraite du roman de science-fiction des années 1950 pour adolescents. Le héros, Tom Swift, observe le passage d'un objet céleste et s'écarte du télescope pour mieux voir (!). Collection de l'auteur.

qu'il permette aussi, au même moment, au lecteur de voir. Ce qui conduit à la création de scènes quelques peu étonnantes, mais qui n'étonnent personne⁸.

Ironie du sort, la science-fiction s'est beaucoup posée en opposition à des discours comme celui de l'ufologie. La SF se voulait du côté de la science, pas du côté de la « pseudoscience ». Mais que peut-on conclure sur ce prétendu partage entre vraie et fausse science lorsqu'on constate que les mises en scène de la réalité présentée par les illustrations de vulgarisation scientifique ou de SF utilisent des codes qui seront repris par la suite par l'iconographie ufologique ? Peut-on parler de « pseudoscience », de pensée magique pour des ufologues qui reprennent en fait seulement les codes de la vulgarisation scientifique ? Loin d'incarner la moindre « croyance », les images produites par les ufologues rappellent étonnamment les images produites par la vulgarisation scientifique et la SF, celles-là mêmes qui nous permettent de nous faire notre représentation de la réalité, cette réalité qu'on va ensuite opposer spontanément à la « croyance ovni ».

Vulgarisation scientifique et parasciences indiscernables

Nous nous sommes peu à peu écartés des situations qui rappellent les observations d'ovnis, mais c'était dans le but de comprendre les contraintes qui s'imposent à l'illustrateur de romans d'aventures scientifiques. Et les constats que nous avons faits sur le type de regard présenté par l'iconographie de SF et sur la place faite aux objets techniques offre peut-être une réponse au problème posé par les images ufologiques. Les images produites par les ufologues ne sont pas plus « pseudoscientifiques » que les images produites par la SF. Si ces deux types d'images insistent sur le regard d'un observateur, c'est pour pouvoir partager ce regard avec le lecteur.

Finalement qu'est-ce qui différencie les images sur lesquelles des scientifiques pointent tel ou tel phénomène et les images sur lesquelles le témoin pointe un ovni ? La principale différence, c'est que le phénomène scientifique n'est pas spontanément visible. Alors que l'ovni est immanquable. Il existe bien sûr une frange de phénomènes qui, tout en étant scientifiques, sont aussi visibles comme des ovnis. C'est le cas des bolides ou des comètes. Mais, d'une part, ils constituent une petite catégorie de phénomènes et ensuite ils ont justement longtemps eu le statut d'ovni, au sens où ils étaient qualifiés de prodiges et parfois même exclus du domaine scientifique (comme les météorites, dont l'histoire de la découverte est souvent comparée à celle des ovnis). Pour devenir scientifiques, ces phénomènes ont dû perdre une bonne partie des

⁸ Ce souci de la visibilité partagée conduit même à des mises en scène iconographiques dont le caractère futuriste est en fait produit par l'obligation de partager le regard. Sur une illustration extraite du magazine *Air Wonder Stories*, le plafond d'un bâtiment est ouvert, ou équipé d'une baie vitrée qui rend visible le sujet de l'histoire. S'agit-il d'architecture ou d'un collage entre deux scènes impossibles à voir en même temps ? À ce niveau on ne sait plus. Dans une autre illustration, le processus est encore poussé plus loin : c'est tout le vaisseau qui devient transparent pour permettre aux héros et au lecteur d'observer directement, sans contrainte. Il y aurait peut-être un parallèle à faire avec ces images religieuses médiévales où le ciel naturel était remplacé par les cieux dorés. Pour nous, cela paraît étrange, ce ciel jaune, mais la SF réalise les mêmes types de montage, de collage sans qu'on le trouve étrange car la technique, le progrès est censé avoir rendu cela possible alors qu'il s'agit de solutions imaginées pour permettre au lecteur de voir ce que les héros ont vu.

caractéristiques qui étaient les leurs et en acquérir d'autres. En devenant scientifiques, les météorites ont perdu leur caractéristique de prodiges et sont devenues en grande partie invisibles. En effet, les bolides aisément visibles constituent une toute petite partie de la catégorie des météorites, la plupart se composant de micro-météorites qui sont invisibles à l'œil nu. Même chose pour les comètes : la plupart des comètes repérées dans le cadre de la recherche astronomique n'ont plus rien à voir avec les comètes qui passionnaient les chroniqueurs de prodiges. La plupart sont invisibles à l'œil nu et ne peuvent être repérées que sur plaque photographique.

Ce qui différencie les ovnis des faits scientifiques, c'est le fait que les ovnis sont vus par tout un chacun et qu'ils n'apparaissent pas au travers du déploiement de réseau d'instruments scientifiques. Mais cette caractéristique est aussi celle des faits scientifiques présentés par la vulgarisation. Dans ce domaine, un fait scientifique invisible, impossible à présenter au lecteur, ne présente aucun intérêt. Si l'on s'interroge sur les faits produits par l'ufologie, il faut alors aussi s'interroger sur la reconstitution des faits scientifiques par la vulgarisation scientifique ou la science-fiction. Ces faits se limitent à des choses observables à l'œil nu, alors que l'histoire des sciences nous montre comment les phénomènes sont devenus toujours plus invisibles à l'œil nu.

La prétendue énigme de départ n'en est pas une. Il n'y a pas d'un côté l'ovni qui relèverait de la croyance et de l'autre les faits réels qui relèveraient de la science, il y a les faits produits par la pratique scientifique qui sont invisibles sans le recours à des instruments, et il y a les faits produits par l'ufologie, la SF et la vulgarisation scientifique qui sont visibles à l'œil nu et qui doivent même éviter le recours à une instrumentation trop lourde, qui risquerait de les faire disparaître.

La vulgarisation scientifique se révèle donc à l'examen assez étonnante. Les images qu'elle produit consistent à s'écarter des faits scientifiques tels qu'ils sont produits par la pratique et notamment par l'iconographie scientifique pour les transformer en prodiges. Comme si la nécessité de s'adresser au public obligeait à transformer les phénomènes scientifiques en d'autres phénomènes qui empruntent beaucoup aux prodiges. C'est cette stratégie iconographique qui est reprise par l'ufologie. Elle a affaire à des phénomènes visibles par des témoins non dotés d'instruments, mais au lieu de les retraduire en faits scientifiques en appliquant les stratégies de production d'images utilisées par les scientifiques, elle utilise les stratégies de la vulgarisation scientifique et de la science-fiction.

Conclusion

Nous sommes partis du débat opposant science et croyance à propos de phénomènes comme les ovnis et de l'idée selon laquelle la science parviendrait à produire de telles représentations alors que l'ufologie ne parviendrait qu'à produire des photos truquées. Mais contre toute attente, nous avons découvert d'une part que le débat sur le partage science/croyance ne s'appuie pas sur l'iconographie produite par les chercheurs mais sur des représentations « populaires » de la connaissance, et que l'iconographie ufologique se rapproche beaucoup plus de cette iconographie issue de la vulgarisation scientifique (comme l'iconographie de la vulgarisation scientifique ou de la SF). L'iconographie produite par les ufologues emprunte ses codes à l'iconographie issue de la vulgarisation scientifique et surtout de la science-fiction

populaire, qui a contribué – par exemple à travers Jules Verne – à fixer une certaine représentation de la figure du savant et des phénomènes de la nature. L'iconographie produite par l'ufologie est donc plus proche de l'iconographie produite par la culture scientifique et le partage entre science et croyance qui est constamment évoqué à propos de la prétendue différence entre des images scientifiques fiables et des photos d'ovnis truquées n'est donc pas recevable. Les ufologues produisent les mêmes types d'images que la culture scientifique.

Le partage entre science et croyance ne renvoie donc pas, dans le cadre de l'ufologie, aux immenses différences que l'on a cru voir entre rationnel et irrationnel. S'il y a donc une énigme, c'est moins celle de la croyance aux pseudosciences que celle de la construction socio-historique de la catégorie de pseudoscience. Nous nous trouvons dans le même genre de situation que celle étudiée par Jean-Claude Schmitt à propos de la catégorie de superstition⁹. Il ne s'agit pas d'étudier si les gens étaient superstitieux mais de reconstituer la construction de cette catégorie intellectuelle. Comme dans le cas de la notion de superstition, il est donc important d'étudier l'ufologie à l'aide des mêmes principes appliqués par les historiens pour l'étude des croyances, des cultures populaires, etc. Il est donc particulièrement important que l'analyse produise sur ce genre de sujet la même distance qu'elle sait maintenir sur d'autres. Cette discussion témoigne de la difficulté d'appliquer aux ovnis les mêmes principes d'analyse mis en place sur d'autres sujets comme les superstitions en raison du fait que ces phénomènes sont discutés dans le cadre du monde auquel nous participons et aussi en raison de leur proximité avec la pratique scientifique, un domaine encore difficile à étudier pour beaucoup de sociologues et d'historiens qui considèrent que les faits scientifiques ne relèvent pas du même genre d'analyse que les autres faits produits par les cultures humaines.

⁹ Jean-Claude SCHMITT, « Les superstitions », dans Jacques LE GOFF et René RÉMOND (dir.), *Histoire de la France religieuse*, vol. 1, Paris, Seuil, 1988, p. 417-551.